

Valère Novarina

Falstafe

*d'après Henri IV
de Shakespeare*

NOVARINA



P.O.L

Falstafe

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE DRAME DE LA VIE.

LE DISCOURS AUX ANIMAUX.

LE THÉÂTRE DES PAROLES – Lettre aux acteurs – Le drame dans la langue française – Le théâtre des oreilles – Carnets – Impératifs – Pour Louis de Funès – Chaos – Notre Parole – Ce dont on ne peut parler, c'est cela qu'il faut dire.

VOUS QUI HABITEZ LE TEMPS.

THÉÂTRE – L'Atelier volant – Le Babil des classes dangereuses – Le Monologue d'Adramélech – La Lutte des morts – Falstafe.

PENDANT LA MATIÈRE.

JE SUIS.

L'ANIMAL DU TEMPS, version pour la scène du *Discours aux animaux*.

L'INQUIÉTUDE, version pour la scène du *Discours aux animaux*.

LA CHAIR DE L'HOMME.

LE REPAS, version pour la scène des premières pages de *La Chair de l'homme*.

L'AVANT-DERNIER DES HOMMES, version pour la scène du chapitre XVII de *La Chair de l'homme*.

L'ESPACE FURIEUX, version pour la scène de *Je suis*.

LE JARDIN DE RECONNAISSANCE.

L'OPÉRETTE IMAGINAIRE.

DEVANT LA PAROLE.

L'ORIGINE ROUGE.

L'ÉQUILIBRE DE LA CROIX, version pour la scène de *La Chair de l'homme*.

LA SCÈNE.

LUMIÈRES DU CORPS.

L'ACTE INCONNU

Aux éditions Gallimard

LE DRAME DE LA VIE.

Valère Novarina

Falstafe

*d'après Henri IV
de Shakespeare*

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2008
ISBN : 978-2-84682-258-9
www.pol-editeur.fr

Le Roi Henri IV

Le Prince

Falstafe

Bardolphe

Pistole

Ned

L'Hôtesse

Dolly

Francis

Lecroc

Le Grand Juge

Percy

Douglas

Worcester
Northumberland
Lancastre
Exton
Sir Walter Blunt
Le Page
Le Serviteur du Grand Juge
L'Archer
Un Messager
Un Marchand
Chaloup
Silence
Davy
Menu
Grandvaud
Rance
Delombre
Branlepieu

I

On traîne un cercueil.

EXTON.

Grand Roi, je te présente dans ce cercueil ta crainte ensevelie. Ci-gît, sans plus de souffle, le plus puissant de tes ennemis, le Roi Richard Deux, tué de ma main.

LE ROI HENRY QUATRE.

Exton, je ne te remercie pas. Ta main fatale a commis un acte dont le scandale retombera sur ma tête et sur toute cette terre.

EXTON.

Sire, c'est sur un mot de votre bouche que j'ai commis cet acte.

LE ROI.

Ils n'aiment pas le poison, ceux qui emploient le poison, et je ne t'aime pas. Quand il vivait, je souhaitais sa mort; assassiné je l'aime, et déteste son meurtrier. Exton, je te laisse pour salaire les morsures de ta conscience; tu n'obtiendras de moi ni remerciements ni faveurs. Exton, va comme Caïn, te perdre dans les ténèbres de la nuit et ne sortir jamais ta tête dans la clarté du jour ou des flambeaux. (*Aux courtisans.*) Messieurs, j'ai l'âme pleine d'affliction, de voir que pour me faire grandir, on a dû m'asperger de sang. Venez gémir avec moi sur un malheur que je déplore, et mettez-vous immédiatement en deuil. Je veux faire un voyage dans la Terre Sainte pour purifier de ce sang mes mains coupables. Suivez-moi d'un pas lugubre, imitez ma tristesse.

On élève le cercueil. Cortège.

LE ROI.

Frémissants, pâles encore d'inquiétude, laissons un moment respirer la paix effrayée. Reprenons haleine pour entreprendre ensuite de nouvelles guerres sur de lointains rivages. Cette terre ne doit pas s'abreuver du sang de ses enfants. Ces bataillons rivaux, qui se livraient aux fureurs de la guerre civile, marcheront désormais sous la même bannière. Réunis sous le saint étendard de la Croix, portons nos armes jusqu'au sépulcre du Christ.

Entre le Grand Juge.

LE GRAND JUGE.

Sire, le noble Mortimer a été fait prisonnier par le sauvage Archibald. Mille de ses soldats ont été massacrés, et sur leurs cadavres les femmes galloises ont exercé des mutilations si bestiales qu'on ne saurait les

répéter sans rougir. D'autres nouvelles nous viennent du Nord : Henry Percy et l'intrépide Écossais Douglas se sont livré à Holmedon un combat acharné. Douglas est battu, Percy a fait prisonnier Mordake, comte de Fife, ainsi que les comtes d'Athol, d'Angus et de Murray.

LE ROI.

Ce sont des prises superbes. J'envie le comte de Northumberland d'être le père d'un tel fils : le plus droit de tous les jeunes arbres de la forêt, l'enfant chéri de la Fortune ! Tandis que moi, je vois débauche et déshonneur souiller le front de mon jeune Henry. Oh, dites-moi qu'une fée a changé nos enfants au berceau, nommant le mien Percy, le sien Plantagenêt ; j'aurais alors son Henry et lui le mien !

LE GRAND JUGE.

Que dites-vous de l'orgueil de ce jeune homme : il entend garder pour son propre compte les prisonniers dont il s'est emparé.

LE ROI.

Je reconnais là les leçons de son oncle Worcester dont la malveillance se signale contre moi en toute occasion. C'est lui qui apprend à ce jeune coq à dresser sa crête et hérissier ses plumes contre l'autorité royale. Allez informer Henry Percy que nous lui demandons de venir nous rendre compte de sa conduite. Allons. Suivez-moi d'un pas lugubre, imitez ma tristesse.

Ils sortent avec le cercueil.

II

*L'auberge. Falstafe dort sous des couvertures.
Entre le Prince.*

LE PRINCE.

La baleine est morte... Tu dors ou quoi?
Debout les morts! Plus personne dedans?
Réveille-toi, vieux Falstafe!

FALSTAFE, *les yeux fermés.*

Harry, doucement, je dors très fort : j'ai
tant de corps à réveiller. Est-ce que mon
ventre est toujours bien au centre? Tu parles
plus? Où es-tu? Je te vois plus. Tu es Prince,

et tu ne sais même pas pourquoi on dit qu'un roi monte sur le trône !

LE PRINCE.

Qu'est-ce qu'il y a dans ton ventre, Falstafe ?

FALSTAFE.

Plusieurs sacs de mots. Si le corps est mort, tirons-lui la langue pour qu'il vive ! Qu'est-ce qu'elle a dit ? Quelle heure est-il ?

Il se lève et s'habille.

LE PRINCE.

A boire sans fin, quitter la table déboutonné, dormir vautré sur les banquettes, tu as l'esprit si épaissi que tu ne sais plus ce qui t'intéresse. Qu'est-ce que ça peut te faire, l'heure du jour ? Que t'importe le jour ? Sauf si les heures sont des bouteilles, les aiguilles des maquerelles, le soleil la langue ardente d'une putain.

FALSTAFE.

C'est vrai. Nous autres, trousseurs, coupeurs de bourses, chevaliers de la lune, par-

tons en chasse à la fin du jour ; nous sommes réglés sur la Grande Ourse et libres comme la mer qui n'accepte que le gouvernement de l'astre de la nuit.

LE PRINCE.

Et nous avons flux et reflux, marée montante et qui descend : d'une bourse qui vient s'échouer le soir, tout s'est écoulé au matin ; tantôt nous sommes au fond de la vague, tantôt levés tout en haut des potences.

FALSTAFE.

Y aura-t-il encore des gibets quand tu seras roi d'Angleterre, Harry ? Verra-t-on encore le triste spectacle de l'homme de cœur tenu en laisse par la vieille loi qui radote ? Harry, c'est tout de même pas toi qui iras pendre les voleurs ?

LE PRINCE.

Non, c'est toi.

FALSTAFE.

Je serai juste : je veillerai à ce que tous les pendus jouissent bien d'une même longueur de corde.

LE PRINCE.

Essaye sur moi.

FALSTAFE.

J'oserais si tu étais homme, mais tu es prince et je te crains comme le rugissement du lionceau.

LE PRINCE.

Pas comme le lion ?

FALSTAFE.

Je crains le roi comme le lion et toi comme le lionceau. La foudre du ciel me fende en deux si c'est faux !

LE PRINCE.

Qu'elle te fende, te vide, te désengorge un peu les tripes ! Tu es si plein de viscères, d'humeurs et de boyaux, qu'il n'y a plus de place en toi pour le reste de l'homme : vertu, honneur et loyauté.

FALSTAFE.

Harry, en un temps d'innocence, si Adam a fauté c'est parce qu'il était de chair ; que peut faire le pauvre Jack Falstafe en ces temps de corruption, lui qui est d'autant

plus faillible qu'il a reçu du ciel plus de chair à porter ?

Entre Ned.

LE PRINCE.

Bonjour Ned.

FALSTAFE.

Si chacun est jugé selon ses mérites, pour celui-là Satan faudra qu'il fouille longtemps l'enfer pour trouver un trou rouge assez chaud.

NED.

Monsieur Falstafe, qu'allez-vous faire pour votre âme que vous vendîtes à Lucifer Vendredi Saint pour une coupe de madère et trois cuisses de poulet froid ?

FALSTAFE.

Falstafe n'a qu'une parole : le diable aura le pilon.

NED.

Écoutez-moi : demain, à quatre heures du matin, des marchands menant à Londres

trente mille couronnes passeront par Gads-hill. Des armes, des masques, des chevaux, le coup est sûr et garanti. Nous nous retrouverons ici, le soir même, de l'or plein les poches. J'ai déjà commandé le souper.

FALSTAFE.

C'est du tout cuit. Harry, tu en es ?

LE PRINCE.

Quoi, moi, voler ?

FALSTAFE.

Se battre pour des couronnes ! Tu n'as pas une goutte de sang royal dans les veines si tu recules !

NED.

Laisse-nous seuls, j'ai pour ce prince un argument particulier.

FALSTAFE, *chanté*.

« Belly, belly, full of jelly,
One, two, three, four, me !
Tummy, tummy, oh so yummy,
Five, six, seven, eight, three ! »

Il sort sur la pointe des pieds.

NED.

Je t'explique la farce en deux mots : pendant l'expédition contre les marchands, sous un prétexte quelconque toi et moi disparaissions. Falstafe attaque seul avec Bardolphe et Pistole. Nous attendons cachés le moment où ils partagent le butin, nous enfilons des cagoules, nous les dévalisons. Voleurs volés.

LE PRINCE.

Je pars avec toi. Va préparer les masques.

Achévé d'imprimer en mars 2008
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)

N° d'éditeur : 2041 – N° d'édition : 158 535

N° d'imprimeur : XXXX

Dépôt légal : avril 2008

Imprimé en France

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire
du label Imprim'Vert®